

LES POUVOIRS DU BLACK MOVIE



Le Black Movie, au visuel de « plage presque déserte » et palmiers noirs, c'est un cocktail de cent seize films *dark* et éblouissants. Cette folle abondance se déroule, notamment grâce aux 150 bénévoles qui la font vivre, jusqu'au 29 janvier à Genève.

Des films interrogent la déclinaison des sexualités mais aussi les « réalités physiques » des 16-35 ans immergés dans l'ère numérique. Le Petit Black Movie propose un programme enchanteur pour les plus jeunes – sa bande annonce ne peut que titiller leurs aînés qui seront ravis de les accompagner. Et, restants de la colère de dieu, le Petit Black Movie pour adultes sélectionne les courts-métrages d'animation très incorrects qui ne sont en tout cas pas pour les enfants.

Corruption, arbitraire, idéologies de la terreur, migration... L'abus de pouvoir est le thème central de cette année. Toutefois la thématique n'est pas voulue par Kate Reidy et Maria Watzlawick, elle se dégage, « quelle surprise ! », soulignent les co-directrices, des centaines de films qu'elles ont visionnés pour ficeler leur programmation. La section *Black Power*, elle, vient rappeler que le continent africain poursuit ses résistances, dénonciations ou travail de mémoire au prolongement du processus de décolonisation. Ainsi, indignation, dénonciation et lutte traversent la dix-huitième édition du festival.

MÉCANISMES DE L'INVISIBLE

Sous l'épiderme ou par-delà les cieus, des instances ordonnent voire désordonnent les polichinelles qui s'agitent en ce monde. Mais quand les fils deviennent des nœuds coulants, que restent-ils aux êtres sinon l'espoir d'un cri ? C'est sur ce thème que s'opère l'improbable rencontre entre *Ta'ang* (2016) le dernier film de Wang Bing, un des grands maîtres du documentaire, et *La belladone de la tristesse* (1973) de Eiichi Yamamoto, un classique de l'animation japonais underground resté longtemps invisible.

Alors qu'*A la folie* (2013) plongeait au cœur d'un hôpital psychiatrique et *Pères et fils* (2014) conduisait auprès d'autres abandonnés du système, le dernier Wang Bing, *Ta'ang* éclaire l'aventure d'une ethnie birmane éponyme prise entre les feux de la guerre civile contre l'armée nationale et la frontière chinoise. Le cinéaste a suivi pendant deux mois le quotidien des réfugiés, non sans devoir affronter les confiscations de matériel et les dangers très réels des tirs ennemis qui cependant n'apparaissent jamais à l'écran. Les échos lointains, les rumeurs qui traversent les camps de fortune, des lumières dans la nuit peut-être sont les seules preuves de l'existence de la terreur que fuient les Ta'ang.

La *méthode* Wang Bing reste la même. Absence de commentaire et d'interaction, caméra qui se fonde dans l'environnement. Perfectionnant cette forme qui imprègne l'entier de sa filmographie, le réalisateur filme les situations, mais ne laisse jamais apparaître l'action qui les modifie. Dès lors, le monde des humains est celui de la boue des chemins, de l'humidité de l'air, du feu de camp, alchimie des forces telluriques : la terre est aussi la patrie que l'on a perdu. C'est un film fait de ténèbres et de flammes,



Jusqu'au 29 janvier 2017, enrobé de rencontres et de ses blanches nuits festives, Black Movie propose cent seize films. Belles, noires, drôles et terribles, les merveilles ne lassent jamais et parfois elles sortent de l'ombre. Du côté des adultes, abus de pouvoir ou *Black Power*, générations du troisième millénaire, sexualités et les monstres sacrés du festival de Genève font la programmation. Du côté des enfants, la bande annonce jouissive du Petit Black Movie raconte à elle seule les joies à découvrir.

de récits murmurés par ces gens invisibles. La moitié du long-métrage est tournée uniquement à la lumière des brasiers des campements nocturnes, découpant dans l'ombre épaisse des figures dignes d'un tableau de Georges de La Tour.

Pictural aussi le chef-d'œuvre animé d'Eiichi Yamamoto. Composé en majeure partie d'aquarelles minutieuses de Kuni Fukai sur lesquelles la caméra se déplace, *La belladone de la tristesse* est le fleuron érotique et féministe de l'*anime* nippon. Adapté de *La sorcière* (1862) de Jules Michelet, il conte l'histoire de Jeanne. Violée par le seigneur de son village puis par Jean, son mari veule, elle pactise avec le Seigneur des ténèbres et fuit dans une vallée qui la transformera en nouvelle Aphrodite.

Terminée alors que les locaux de la société de films Mushi Production étaient en train d'être littéralement vidés pour faillite, diffusé seulement dans des cinémas spécialisés en séries B, malgré un bon accueil à sa sortie au Festival du film de Berlin, pendant plus de 40 ans cette œuvre est restée secrète. Sans doute est-ce en raison de ses thématiques et visuels sulfureux, mettant en scène la sexualité féminine et la répression que lui impose la société patriarcale phallique. Ce brûlot social va de proche en proche examiner l'économie des pulsions sexuelles en l'homme, les adosser aux réquisitoires moralistes d'un gouvernement pénétré par l'hypocrisie. Ce dernier trouve en effet dans la réprimande du passionnel la possibilité d'asservir le peuple : Jean est castré, sans métaphore. Le message de Yamamoto est clair : la révolution sexuelle n'est pas pour demain.

L'AMOUR ET L'HISTOIRE

On ne présente plus Hong Sang-soo, réalisateur hyperactif coréen, auteur déjà d'une filmographie impeccable et immense sur les relations amoureuses et l'histoire du cinéma. D'année en année il perfectionne sa forme, l'épure, la condense et repense le matériau du septième art au gré des relations amoureuses qui parsèment ses films. *Yourself and Yours* (2016) s'inscrit dans cette fresque.

Malléables et friables, les amours hongiennes participent invariablement de l'imprévisible de l'art, c'est-à-dire, du pouvoir suprême du réalisateur sur les personnages de son univers. Toutefois, le cinéaste peut trébucher sur un détail, faire partir en vrille une trame bien ficelée. Soudain, les signes du cinéma se mettent à bouger tout seuls, quadrupèdes affamés à la recherche d'âmes sœurs. Le créateur se met aussi en quête du contrôle de l'œuvre qui lui a glissé entre les doigts. Ils sont nombreux chez Hong Sang-soo, les créateurs : photographes, réalisateurs de cinéma, acteurs ou peintres. Nombreux aussi les incontrôlables, amants et amantes papillonnants, écorchés de la vie, étudiants perdus dans les rues des villes.

Parfois l'amnésie surgit et efface tout ce qui a pu exister dans la mémoire, et par conséquent, tout ce qui a pu jamais être au monde. Avec Hong Sang-soo, à chaque film, l'histoire du film comme celle du cinéma recommence. Il croit pourtant reconnaître ça et là des images du passé. Or celles-ci sont promptes à vaciller, lumières d'une flamme ou ampoule du projecteur, capricieuses et

intenable. La réponse ? Seul le spectateur, peut-être, est en mesure de la découvrir.

Autre Coréen, autre regard. *The Net* (2016) de Kim Ki-duk, dont *Arirang* (2011) et *Pieta* (2012) ont déjà été présentés au Black Movie, est une magistrale démonstration des dérives du pouvoir. Un pêcheur du Nord, joué par le sublime Ryoo Seung-bum, se trouve entraîné par son bateau tombé en panne vers le Sud. Ce passage de frontière est effroyable puisque, de part et d'autre, il fait la suspicion d'espionnage en même temps qu'il menace les liens d'amour d'un couple et de leur enfant. Un amour qui, de surcroît, pourrait révéler le traître. Le film est presque – c'est important – un huis clos. Dans le confinement des locaux administratifs, les absurdités de deux systèmes idéologiques en guerre glaciale sont fustigées. Figures qui déraillent comme usage de violences insensées. Que les extrêmes se rejoignent n'est évidemment pas qu'un poncif.

POUVOIR, ENCORE

Dans *Creepy* de Kiyoshi Kurosawa (2016), le cadrage vous saute à la figure, tant il est beau et sert un jeu d'acteurs subjuguant. Le film mélange le thriller et le mélo, c'est un noir puissant qui déséquilibre la douceur puis la fracasse. Takakura (Hidetoshi Nishijima), flic devenu professeur d'université, se trouve projeté dans le travail d'enquêteur qu'il avait cessé de pratiquer pour se rapprocher de l'esprit criminel. Il démasque le tueur en série Nishino, interprété par l'incroyable Teruyuki Kagawa.

Tandis que le premier perd Yasuko (Yūko Takeuchi), sa douce épouse qui ne fait que l'attendre en cuisinant des délices, le second construit des tragédies avec des êtres dont il fait ses choses avant de réduire leur corps en viande. Pas de panique, il n'y a pas de charcutage mais une ingéniosité de conservation des cadavres qui magnifie le mépris du vivant – des images à la plastique absolument irréprochable. Metteur en scène effrayé par les coups de feu, le psychopathe est d'abord un voisin. Il fait des vies familiales le terrain de sa chasse au bonheur qu'il abhorre. Le film pourrait sembler se terminer par un point final trop soulageant, si ce n'était le hurlement de Yasuko, point d'orgue qui assure que le mal survit au-delà de la mort.

Souligner que celle-ci n'est pas que biologique est un thème qui traversait déjà *Vers l'autre rive*, le Kurosawa présenté au Black Movie 2016. Avec Wang Bing, Hong Sang-soo et Kim Ki-duk, le réalisateur japonais est, en effet, inscrit dans la section « A suivre... » du festival qui, chaque année, offre à voir non seulement ceux qu'il ne faut pas louper, mais également ceux dont il faut connaître tous les films. Black Movie est aussi fidèle qu'insolent, réservant des surprises déroutantes ou des détails inoubliables, comme dans la comédie dramatique *Kavaoké Crazies* (2016) de Kim Sang-chan, lorsque un très, très gros plan focalise sur une larme de sang.

ANTHONY BEKIROV
SOPHIE NEDJAR

PARALLÈLEMENT AUX RENCONTRES AVEC RÉALISATEURS ET COMÉDIENS, AUX CINO-PRIX QUI SERONT DÉCERNÉS, AUX DÉBATS ET SOIRÉES DU AU BLACKINGRAD, LE BLACK MOVIE C'EST ENCORE, AVEC D'AUTRES FESTIVALS, UN ENGAGEMENT POUR LA RÉOUVERTURE, DÉSORMAIS TRÈS PROCHAINE, DU CINÉ GUMBI À BOBO-DIOULASSO – DEUXIÈME VILLE ET CAPITALE ÉCONOMIQUE DU BURKINA FASO – QUI SANS CE MOUVEMENT DE SOUTIEN SERAIT RESTÉE PRIVÉE DE CINÉMA.

WWW.BLACKMOVIE.CH

DES MOTS · DES ACTES · DES ASSOCIATIONS

ARTICLE

60